

**IDÉOLOGIE POSITIVE**

LES IMAGES

DANS

LA PAROLE INDO-EUROPÉENNE

Au-dessus du langage si expressif des interjections, s'élève et se développe la parole analytique, avec son perpétuel contraste de l'*être* représenté par le PRONOM et de l'*action* rappelée par le VERBE.

Dans le parler aryaque, tout le langage analytique se réduit en fin de compte à une douzaine de monosyllabes pronominaux, et à quelque trois cents verbes également monosyllabiques.

Le but de la physiologie des langues indo-européennes est de connaître et de classer ces pronoms simples et ces verbes simples, en les faisant suivre chacun de sa famille plus ou moins nombreuse de dérivés.

Or, le pronom comme le verbe, étant esprit et matière, âme et corps, idée et son, tout classement de ces vocables doit tenir compte à la fois et de la figure syllabique et de la

forme idéelle, qui s'y est incarnée; il doit être en même temps phonétique et logique.

De là, cette classification naturelle que j'ai essayé d'établir dans mes deux précédents articles, et dont ma *Lexiologie indo-européenne* offrit, en 1849, une première application.

Une grande loi domine tout ce classement physiologique : la loi d'individualisation progressive. Sans que le mot subisse dans son corps syllabique le moindre changement, l'idée ou l'âme de ce mot varie par l'accession de nouveaux rapports : *fléchir* devient *couvrir*, *protéger*, et *protéger* devient *nourrir* (*Revue de Ling.* I, p. 152); de même *étendre* s'individualise en *mesurer*, et *mesurer*, à son tour, se particularise en *imiter* (*ibidem*, p. 267 et 268).

A côté de cette loi d'individualisation, à l'exécution de laquelle les préfixes (prépositions), prêtèrent souvent, plus tard, les secours les plus efficaces et les plus sûrs, vient se placer la loi d'*assimilation*, ce procédé si répandu et pourtant, hélas ! si méconnu à l'aide duquel l'esprit assimile les faits de la vie intime ou psychologique à des faits de la vie extérieure soutenant avec les premiers, soit un rapport d'analogie, soit un rapport de cause à effet. Extrait des profondeurs de l'âme, chaque désir, chaque sentiment, chaque concept idéal est en quelque sorte amené à la surface du corps pour y prendre le relief accusé du fait physique. Ici les deux grands ouvriers, disons mieux les artistes de cette imagerie transcendante, sont les deux facultés supérieures de l'esprit humain : la comparaison générale (*Sagacité comparative* de Gall), et la causalité (*Esprit philosophique* du même physiologiste).

Quand le langage dit *penser* par *parler*, et que *λόγος* cesse de signifier le *discours* pour représenter une pure *pensée*, c'est évidemment la faculté de causalité qui opère le

transport d'un sens à l'autre, frappée qu'elle est de l'étroite connexion qui unit la pensée *cause* à la parole *effet*. Le terme *transport*, — pas n'est besoin de le dire, — est ici la traduction littérale du mot grec *métaphore*.

Mais il advient souvent que le fait psychique ou ineffable en soi, n'est pas la cause profonde ou l'antécédent, comme il l'est bien dans le cas précité ; il arrive, dis-je, que l'émotion sentimentale ou instinctive n'est que le résultat interne inévitable d'un phénomène extérieur perçu. Un épouvantable engin de destruction porte la mort autour de moi, et déjà la peur et l'effroi remplissent mon âme. Aussi la parole aryenne rend-elle le plus souvent la frayeur par des verbes au sens de *tuer*, *détruire*. Elle dit la *cause* extérieure, ou, si vous aimez mieux, l'antécédent, pour rappeler l'*effet* intime qui, dans l'espèce, est le conséquent habituel du spectacle de la destruction. N'oublions pas que, tout à l'heure, dans *λέγος*, pensée, elle disait directement l'effet pour rappeler indirectement la cause.

Je parlerai de ces deux procédés dans deux chapitres différents.

Un troisième et dernier chapitre sera consacré aux métaphores opérées par l'esprit d'analogie.



I

L'EFFET POUR LA CAUSE

Il y a une mimique naturelle, spontanée, inévitable, manifestant l'homme intérieur avec une admirable fidélité de traduction. Les différents genres d'affections morales ont des attitudes et des gestes involontaires qui leur correspondent. Ainsi, devant un grand danger, tel homme éprouve en son âme une émotion qui se trahit malgré lui par un tremblement de tous ses membres, et le langage qui n'aurait pu traduire directement la secousse intime (cause), la représente par la succession des secousses visibles qui agitent le corps : il dit la *peur* par le *tremblement* qui en est le symptôme ou l'effet. Rappelez-vous TAR ou TRA, trembler (*Revue I*, p. 157), etsa forme secondaire TARS ou TRAS, skr. *trasati*, *trasyati*, il tremble, il craint ; gr. τρεσς dans τρέω, ἔ-τρεσ-σα, τάρβος, effroi, avec ταρβέω, je tremble, τρόμος avec τρέμω, Τάρταρος, le redoutable, le Tartare ; lat. *terror*, pour *tersos* (TARSat), *terreo* pour *terseo* (causatif), *tremere* devenu notre *craindre* avec *tremulus*, d'où *tremulare* devenu notre *trembler*, *trepidus* d'où *trepidare*, etc., etc.

Souvent, quand la peur est soudaine, l'être entier se glace et se roidit. Et la parole peint aisément cette STUpeur (*ibid.*, p. 164). Parfois aussi les cheveux se hérissent sur la tête, et cet effet visible facilement reproduit par la parole (*ibid.*, p. 269 et 270), rappelle l'HORreur, lat. *horror* pour *horsor*, pour *bhorsos* ; cfr. skr. *hṛṣyati*, il est effrayé, il est stupéfait. Ce même *hṛṣ*, peignant l'érection pileuse, dira fort bien aussi la grande joie, les exaltations de la liesse ; car, ici comme là, le symptôme ou coïncident physiologique extérieur est exactement le même, et nous ne faisons que dé-

couper cette belle image quand nous disons : « Mes cheveux se dressent sur ma tête. »

Si l'effroi se trahit par des effets visibles dont s'empare aisément le langage, la faim, cette autre fille implacable des instincts de conservation, se révèle surtout par l'AVidité de l'enGLOUissement : et la parole de dire *avoir faim* par *dévorer*, toujours l'effet pour la cause. Or, ce DÉVORer, (lat. *vorare* pour *gorare*, comme *vultus* pour *gultus*, comme *vivere* pour *givere*, comme *venire* pour *genire*, etc.), s'incarne le plus souvent dans les syllabes GR̥ ou GH̥, GAR, GIR, GUR, GRA, GRI, GRU et leurs dérivés (*ibid.*, p. 154 et 155). C'est ainsi que GR̥DH, dévorer, skr. *gṛdh*, donne skr. *gṛdhu*, avide, au propre ; plein de dévoration, qu'il faut rapprocher de skr. *gardha*, désir. C'est encore ainsi que skr. *las*, pour GLAs, signifie : 1° dévorer, et 2° avoir faim, désirer ardemment. Et tenez, l'histoire du verb. BHAg = BH̥g, rompre et manger, d'où skr. *bhaks*, gr. *ἐξίω* (*ibid.*, p. 158), nous montre la même réascension de l'effet à la cause, du conséquent (manger) à l'antécédent (avoir faim), dans le nom FAGmes* devenu *fames*, et, plus tard, notre *faim*, signifiant non plus l'action de dévorer, mais le stimulant intime qui pousse à cette action.

Parmi les instincts de conservation personnelle, il en est un qui nous pousse à briser les obstacles à tout accroissement de notre être. C'est une tendance aveugle à détruire ce qui nous résiste et semble attenter à notre existence ou à notre bonheur. De là deux modes de sentir appelés la *colère* et la *haine*. Or, pour le langage, rien de plus facile à peindre que les effets tapageurs de ces deux causes passionnelles. Aussi, dira-t-il coup sur coup *frapper*, *blessar*, *tuer* pour représenter *haïr* ou *être irrité contre*.

Il est dans la classe BRUIRE, Genre DÉTRUIRE (*Revue I*, p. 142), un groupe de verbes bien connu de tous les linguistes,

je veux parler de la série SKA, SKI, SKU, SKR̥ dont les Hindous, par une métathèse favorite, firent *kṣa*, *kṣi*, *kṣu*, *kṣr̥*, râcler, déchirer, fendre, détruire. Le premier de ces verbes, SKA, skr. *kṣa*, gr. *κτα*- a produit quatre formes secondaires qu'il importe de noter ici. Les deux premières, nées d'une dérivation à l'aide d'éléments pronominaux (NA, celui-là, TA, celui-ci), sont SKAN et SKAT; les deux autres, dérivées à l'aide des auxiliaires intensifs DHA, DA, poser, établir, faire, sont SKADH et SKAD. Je laisse là SKAN, skr. *kṣan*, gr. *κταν*- (*κτείνω*, *ἔκτανον*, *κτόνος*, etc.), et SKAT, si bien conservé dans goth. *skathjan*, angl. *to scath*, tud. *skadón*, allem. *schaden*, mais perdant son S initial dans le *çaṭ* hindou, détruire, dont il faut rapprocher *çaṭha*, méchant, et *çaṭru*, ennemi, deux noms où vous retrouverez l'assimilation d'idées qui nous occupe : l'effet (destruction) pour la cause (haine). D'un autre côté, si SKADH m'intéresse peu malgré *α-σκηθ-ος*, son frère SKAD, détruire, représenté en grec par *σκηδ-* et *σχεδ-* en sanskrit, par *chad* pour *khad* = *kṣad* (cfr. *chid* pour *kṣid*, ar. SKIb, lat. *scind-ere*) me semble être, sous la forme aphérésée KAD et avec son sens figuré de *détester*, *haïr*, l'un des verbes les plus utiles du système indo-européen. En germanique commun, ce KAD devient *hat* (*ibid.*, p. 19 et 20) dans goth. *hatan* et *hatjan*, hair, avec *hatis*, haine, angl. *to hate*, all. *haszen*. Or, nous devons à *hatjan*, à la fois gotique et anglo-saxon, l'ancien français *hadir* devenu *haïre* et l'ancien français *haïne* devenu *haine*, d'où *haineux*. Il est très probable que lat. *odi*, je hais, et *odium*, haine, sont pour *codi* et *codium* et reproduisent, eux aussi, notre KAD, détruire.

Bien loin de repousser ou de chercher à détruire, comme fait la haine, l'amour embrasse, garde, protège et conserve. Tous les lecteurs du Rig-Véda ont remarqué l'alternative de signification offerte par le nom neutre *avas*, en zend

avañh, issus du verbe *av*, couvrir, protéger, embrasser, aimer (1), et valant tantôt *protection*, tantôt *amour*.

A cette même assimilation d'idées, nous montrant les embrassements empressés et la garde attentive pour signifier le sentiment ineffable, la cause plus ou moins complexe qui les provoque, se réfèrent les origines du *kâma* des Hindous et du $\kappa\acute{\epsilon}\rho\omega\varsigma$ des Grecs.

Le nom masculin *kâma*, 1^o amour, 2^o désir et objet du désir, avec *kâmin*, aimant, et *kâmayâmi* ou *kâmyê*, j'aime, a pour racine *kam*, variation de KAW ou KAU, guné de KU (cfr. GU = GAW = GAM, aller; DHU = DHAW = DHAM, d'où skr. *dhmâ*, pour *dhamâ*, souffler, agiter; DRU = DRAW = DRAM, courir; DU = DAW = DAM, serrer, lier, etc.) Or, ce Ku signifie d'abord *courber*, *fléchir* (*Revue* I, p. 151), et c'est lui que vous retrouverez non-seulement dans les formes secondaires, skr. *kup*, *kubh* ou *kumbh*, *kuṭ*, *kus*, mais encore et surtout dans le redoublé KUK pour KUKU, skr. *kuç*, embrasser. Le verbe *kam* ou *ku*, aimer, ne représente donc par soi autre chose que l'embrassement *effet* de l'amour et l'une des individualisations favorites de *courber-fléchir* (*Revue* I, p. 152). Sous KAM et à côté de skr. *kâma*, amour, il faut placer, lat. *comis*, *cârus* pour *camrus*, et, très probablement, *amare*, pour *camare*, comme on a *uter*, *ubi*, *unde*, etc., pour *cuter*, *cubi*, *cunde*, etc.

Les individualisations 5 et 6 (*Revue* I, p. 152 et 153), appartiennent à la racine WP, fléchir, courber, dont le participie présent WARAT, embrassant (*entourant* de ses bras), est reproduit par le grec $\kappa\acute{\epsilon}\rho\omega\varsigma$, att. $\xi\rho\omega\varsigma$ pour $\xi\rho\omega\tau\tau\varsigma$, amour. Le nom WARA subit la même métaphore dans

(1) Quand ce verbe *av* est le même que *vâ*, et signifie souffler (classe BRUIRE), il subit des individualisations de sens bien différentes de celles-là.

ἔρως, pour ἔρως, amour, ska. *vara-s* : 1° acte d'amour ou d'amitié, faveur ; 2° désir ; 3° choix, prédilection. Un dénomi- natif WARAYâmi, s'est conservé dans ἔρως(μι), ἐράω, j'aime.

L'amour est le stimulant de la volonté, comme l'intelli- gence en est la lumière. Aussi bien le langage dit-il sou- vent *vouloir* pour *aimer*. On *veut* ce qu'on aime. De là, dans la langue latine, sous le même *VOLO* = WARâmi, je veux (au propre : j'embrasse), l'adjectif *volupe* et son dérivé *voluptas*. Cet amour-là implique la préférence, et c'est pourquoi l'idée de choisir (tud. *chiosan*, goth. *kiusan*, rac. *kus*, ar. GUs : 1° dévorer, avoir faim ; 2° aimer), se trouve, en allemand comme en sanskrit, à côté de l'idée d'*ai- mer*. Tous les germanisants auront déjà rapproché, goth. *viljan*, vouloir, all. *wollen*, *ich will*, angl. *to will*, lat. *velle*, *volo*, de goth. *valjan*, choisir, all. *waehlen*. En sans- krit, à côté de *vr*, entourer, couvrir (*vrñômi* et *vrñâmi*), il y a *vr*, aimer et choisir (*vrñômi*, *vrñâmi* et *vrñé*, pour *vrñamai* le même que le grec ἐούλωμαι ou ἐόλλωμαι, pour ἐολνωμαι. Là, *vârya* (littéralement : qui doit être embrassé), signifie tout ce qui est beau et bon, tout ce qui provoque le choix, la préférence, l'amour.

C'est encore un semblable passage de l'idée *entourer*, *couvrir* à celle d'*aimer*, *vénération* qui, par la racine WAS, a donné aux Latins leur *ver-eor* pour *ves-eor*, skr. *vas* ou *vâs*, aimer, vénérer (*vâsayâmi*) à côté de *vas*, entourer, couvrir ou vêtir (VEstir par lat. VEstis, d'où *vestire*).

Une sœur de WAS (1), la racine WAN passe également

(1) Je donne comme Aryaques les formes verbales WR, WAS et WAN, parce que le parallèle des langues sœurs prouve leur existence avant la séparation des tribus ; mais cela ne veut point dire que, durant sa vie de langue commune, la parole aryenne n'ait pu présenter, à une époque antérieure, des formes plus organi- ques : DHWR, DWAs, DWAN.

des notions *garder, soigner* (individualisées de *fléchir, courber*, *Revue I*, p. 152, n° 4) à celles de *VÉNérer, chérir*. C'est le participe présent *WANAT* devenu *WANAS* que le latin reproduit dans *VENUS*, au génitif *veneris* pour *venesis* (ar, *WANASAS*), dans *venus-tus* et *venus-tat* (nomin. *venustas*), et dans *VENERARI* pour *venesari*, avec *veneratus* et *veneration* (nomin. *veneratio*), notre vénération.

Il y a chez l'homme une tendance instinctive à respecter, à vénérer tout ce qui lui est supérieur. Ainsi, à l'idée de l'Être immuable et nécessaire, embrassant dans l'unité de sa forme infinie tous les types réalisés et progressivement réalisables dans l'Univers, l'homme se sent comme anéanti, il se courbe et se courbe encore, car alors il a du bonheur à s'effacer, à se voir et à se faire petit, bien petit : il y a de grandes joies dans l'humilité vraie ! Ces sentiments profonds du culte respectueux, le langage a coutume de les rappeler par *fléchir, s'incliner*. C'est encore la mimique involontaire ou le symptôme visible (effet) pour la cause inexprimable en soi. De là *BHAG* pour *BHṚG* (*Revue I*, p. 158), *fléchir, incliner*, et, figurativement, *vénérer, servir, avoir un culte pour, père du védique bhaga, vénérable*, cfr. russ. *Bog*, Dieu; c'est à ce verbe que les Latins durent leur *famulus*, serviteur, d'où *familia*, représentant l'ensemble des *famuli* (à l'endroit de *i* pour *u*, comparez *macumus* et *maximus, lubet* et *libet*, etc., etc.).

Non loin de *BHAG*, 1° *s'incliner*, 2° *servir*, skr. *bhāj*, il faut placer le verbe *AK* ou *ANK*, *fléchir, s'incliner* et, au figuré, *servir*, skr. *anć*, d'où *anćita*, *incliné et honoré*. Cette racine aryaque, autrefois *ṛk* (avec *r* changé en *a*, comme souvent), est reproduite dans les noms grecs *ἄρχωνος* et *διάκωνος*, *serviteur*, di-AC-re (pour *diacne*), qu'il faut rapprocher du tudesque *encho*, même sens, et du latin *anc-illa*, *servante*.

Bien différente, on le sait, est la mimique de l'orgueil. L'orgueil n'est pas cette noble fierté de l'homme qui se respecte ; ce n'est pas cette juste estime de soi que ne représente dignement aucune langue. Non, l'orgueil est ce sentiment exagéré et presque exclusif de son mérite propre, considéré à la loupe de la sottise. Il porte la tête haut et en arrière. Le *hautain* allonge ainsi sa taille qu'il balance avec des allures *altièrès* (encore *altus*, *hault**, *haut*). Il veut paraître, (BHA, skr. *bhâ*, gr. $\varphi\alpha$ -) au-dessus (*super*=SA+UPARI, gr. $\acute{\upsilon}\pi\acute{\epsilon}\rho$) des autres, ce *super-bu-s*, cet $\acute{\upsilon}\pi\epsilon\rho\text{-}\varphi\alpha\text{-}\nu\eta\varsigma$ ou ce $\acute{\upsilon}\pi\epsilon\rho\eta\gamma\alpha\nu\omicron\varsigma$, qui *sese extollit*, comme peignaient les Romains. Au lieu de s'effacer, il s'enfle, *tumet animo*, cet *oriflant*, comme disaient nos pères, cet *aufgeblasen*, comme s'expriment encore les Allemands.

Mais je m'aperçois que je prends trop de plaisir à dessiner ces portraits, et il est temps de passer à mon second chapitre où nous verrons le langage dire la cause extérieure pour rappeler l'effet intime. C'est dommage, car j'avais encore à esquisser quelques tableaux d'effets visibles, servant à rappeler des causes psychiques profondes, tels que les gestes *cauteleux* (de *cav-eo*, *cautum* de SKU, skr. *sku* et *kú*, *kav*, 1^o fléchir, entourer, 2^o garder, regarder, prendre garde) de la *circonspection* et de la *prudence*, étudiant l'une et l'autre le terrain qu'elles vont parcourir, la première en regardant à droite, à gauche, tout autour de soi (*circum*), autour, et *spic-ere* pour *spec-ere**, regarder, de СПАК, skr. *paç*, gr. $\sigma\kappa\epsilon\pi\text{-}$, $\sigma\kappa\omicron\pi\text{-}$ pour $\sigma\pi\epsilon\chi\text{-}$, $\sigma\pi\omicron\chi\text{-}$; tud. *speh-ôn*, all. *spachen*, 1^o fléchir, entourer, 2^o garder, regarder, 3^o SPI-er*, épier); l'autre jetant d'avance un coup-d'œil au loin (*pro*, en avant, et *videns*, voyant, contracté en *proudens**, *prudens*, par *u*=*vi*).

N'est-ce pas que c'est un curieux spectacle que celui de toute cette mimique passionnelle si bien prise sur le fait par l'art spontané de la parole ?

II

LA CAUSE POUR L'EFFET

Je pourrais ajouter à mon titre : *l'antécédent pour le conséquent, l'occasion déterminante pour les résultats déterminés*; mais vous avez déjà compris par les pages précédentes qu'il ne s'agit point ici du sens strictement ontologique des mots *cause* et *effet*. La plupart du temps, vous le verrez bien, le mot *cause* représentera dans ce chapitre les milieux physiques ou moraux au sein desquels a coutume de naître un sentiment déterminé, effet intime que la parole a soin de rappeler par l'indication rapide et facile de ces mêmes milieux, de cette même cause.

Ainsi la lumière produit en nous les sentiments les plus expansifs de l'admiration joyeuse, du bien-être physique et moral. La splendeur de la forme, révélée par la lumière, et l'éclat des couleurs que cette même lumière contient en soi ont invinciblement porté les Aryas à assimiler les idées de *beauté* et de *bonté* à celles de *splendeur* et d'*éclat*. Les ténèbres produisent sur nos âmes des effets contraires, et nous connaissons tous la valeur symbolique du noir. Une explication plus longue serait ici superflue, et je me hâte d'entrer dans le détail des faits lexicologiques.

La méthode intégrale, qui tient compte non-seulement de toutes les formes correspondantes dans les idiomes congénères, mais encore de tous les états ou modes d'être successivement traversés par ces formes (*non fit saltus in naturâ*), nous conduit très souvent à ne plus voir qu'une coupe syllabique artificielle, contraire à tous les principes de l'anatomie physiologique des mots, dans ce que les grammairiens hindous nous avaient trop habitués d'abord à considérer comme un tout organique indivisible, essentiellement un. C'est là un

fait que j'ai mis en lumière durant les deux longs articles d'*idéologie positive* qui ont précédé celui-ci. Je l'ai fait avec un soin tout particulier pour un verbe dont l'histoire doit trouver ici sa place : je veux parler du verbe simple aryaque DI, luire, briller, que le sanskrit reproduit non-seulement dans *di-na*, le jour, mais encore dans l'accusatif *dy-âm*, jour (cfr. lat. *di-em*, *di-es*), mais encore et surtout dans les redoublés *didî* et *dîdi*, dans la forme intensitive *didh* (= *di+dhâ*) et dans le causatif *dîp*, embraser, enflammer. J'ai montré (tome I^{er}, p. 279) comment à l'aide du suffixe WA, le thème DIWA avait donné skr. *dyu* et *div*, comme les verbes simples GI, PI, MI, SṚ, etc., avaient donné par GIWA, PIWA, MIWA, SṚWA, etc., les racines sanskrites *jîv*, *piv*, *miv*, *sarv*, etc.

Or *diva*, plein de lumière, lorsqu'on le prend comme nom substantif, signifie le *jour* tout aussi bien que son parent collatéral *dina*. Avec le guna de la voyelle radicale, *diva*, lat. *divus*, devient *dêva*, lat. *deus*, ar. DAIWA, d'où le nom des resplendissants, des *rois* et des *dieux*. Ici commencent les plus charmantes assimilations d'idées. Voyez plutôt.

La jeunesse et la beauté réjouissent nos yeux, elles *brillent* de leur propre *splendeur* : l'enfant, — voici qui fera plaisir à Victor Hugo, — porte dans l'Inde le nom de *dêva* (tout plein de lumière, car *dêva* est renforcé de *diva*), et la jeune fille y a nom *dêvî*, le même que le slave *djeva*. Si le substantif *dyu-ti* y représente la *lumière*, il y représente aussi la *beauté*. Le dérivé DYU-VAT, plein de lumière, au féminin DYU-VATÎ, et, avec renforcement, DYU-VANT, d'où le thème DYU-VAN, jeune, a perdu partout son D initial devant Y, phénomène bien connu de tous les phonologistes, et nous apparaît sous les formes apbérésées sk. *yuvan*, jeune, lat. *juven-is*, *juven-tus*, etc., allem. *jung*, angl. *young*, lithuan. *jaunas*, etc. Et ce même *yuvan*, jeune, porte si bien en soi

les notions de *splendeur* et de *beauté* que la *bonté*, souvent assimilée à la *beauté*, est aussi l'une de ses significations ; en sanskrit *yuvan* dit aussi bien *bon* qu'il dit *jeune*, et le comparatif *jyāyas* pour *jyāyiyas* signifie *meilleur*.

Le thème organique DIWA, brillant, jour, peut se contracter en lat. DU, comme dans *biDUum*, espace de deux jours ; *triDUum*, espace de trois jours ; *DU-DUm*, durant des jours et des jours ; (*D*)*Ves-per*, le soir, pour *divas-para*, la fin du jour. Je crois donc, avec M. Benfey, que DIWA, brillant, et, au moral, récréant, agréable, beau, bon, fait la base du vieux dérivé, lat. *DVonu-s*, devenu *bonus*, et de *DVenus** devenu *benus**, d'où l'adverbe *bene*, bien, et le diminutif *benulus*, contracté en *benlus*-bellus*, notre bel, beau. A coup sûr, notre *bel*, *beau*, lat. *bellus* pour *benulus* est un dérivé de *DVenus*—*DVonus*.

En linguistique, comme en philosophie, le *Bon* est au fond la même chose que le *Beau*. S'il est vrai, selon la juste expression de Platon, que le *Beau* n'est que la *splendeur* du *Vrai*, nous pouvons ajouter que le *Bon* n'est que le *Beau* en tant qu'il devient l'objet de l'amour. L'intervention de la force morale pour la réalisation de ce qui est *bon* peut seule créer le *bien* : là est le haut de l'échelle humaine.

Dans les langues germaniques, rien n'est plus facile que l'explication du comparatif goth. *batiza*, meilleur; angl. *better*, allem. *besser*, et du superlatif goth. *batists*, le meilleur, angl. *the best*, allem. *der beste*. Ce sont là des dérivés réguliers d'un thème BHADA, 1° brillant, 2° bon, issu du verbe BHAD, skr. *bhad*, briller, forme secondaire de BHA, skr. *bhā*, briller, resplendir (tome I^{er}, p. 277). Toujours la cause pour l'effet.

Moins facile est l'explication de goth. *guth* et de goth. *guda*, Dieu, au fond le *beau* et le *bon*, angl. *god*, all. *gott*.

En sanskrit, YU pour DYU, briller, a donné une forme

secondaire *yut*, briller, resplendir, et cette forme est née, soit du participe passé (passif) YUTA, soit du participe présent (actif) YUT (avec *guna*, YAWAT, YAUT, ou, enfin, avec *w* furtif, YUWAT). Qu'on prenne ici YUT ou YUTA, la forme gothique *guth*, en sera le représentant exact ; car, ainsi que je l'ai écrit ailleurs dans cette *Revue*, le *g* germanique initial remplace souvent la demi-consonne *y*. Ce fut l'audition souvent répétée du flamand *gene* pour *yene*, all. *jene*, ar. YA+AINA, jointe à celle du flamand *gy* (ou *gei*) pour *yei*, angl. *yea* et *you*, goth. *jus*, ar. YUS (de WAS, lat. *ros*, contracté en US et guiné par I), qui me conduisit à la découverte de cette loi du changement de *y* initial aryaque en *g* germanique. Ce fut alors que je compris comment les formes germaniques *ga* (flam. *gaen*), *go* représentaient, non l'aryaque GA, skr. *gá*, aller, mais l'aryaque YA, skr. *yá*, aller. (En effet : G aryaque devient *k* germanique.)

Ce fut alors que je m'expliquai comment YABH, skr. *yabh*, forme secondaire de DA, skr. *dá*, donner, devenait *gab*, *geb*, *gib*, *giv* dans les idiomes de la Germanie : goth. *giban*, angl. *to give*, flam. *geven*, allem. *geben*, *gab*, *gegeben*. Mais force me fut de sourire le jour où j'acquis la conviction scientifique que *Dieu* et *Gott* avaient au fond la même racine, et qu'il en était de même pour *gut* et *bon*.

Et maintenant, la forme principale YUT ou YUTA reproduite par goth. *guth*, fut-elle accompagnée d'une forme secondaire intensive YUDH-A, YAUDH-A, devenue régulièrement en gothique *gud-*, *god-*? L'anglais et le flamand *God* à côté de l'allemand *Gott*, comme *good*, *goed*, rapprochés de l'all. *gut*, me font pencher pour l'affirmative. Il importe seulement de bien remarquer que si le gothique dit *gods*, beau, bon, et, ça et là, *guda*, Dieu, il dit aussi *goths*, beau, bon, et, au neutre, beaucoup plus souvent *goth* que *god*.

L'*exhilaration* et la joie intime causées par l'action de la lumière sont fort bien représentées par la métaphore que subit le verbe RUK, skr. *ruc*, luire, briller, signifiant aussi *plaire*, *réjouir*.

Voici des images moins souriantes, mais nées du même principe : l'assimilation de l'effet que la parole ne rend point directement à la cause qu'elle aime à peindre.

A côté de TU. frapper, tuer (d'cù *tud*, *tup*, etc.), voici son identique TAM, par TAW=TAU, skr. *tam*, d'où *tamala*, couteau, épée ; gr. *τέμνω*, *τεμνή*, etc. Épée, couteau, tuerie, voilà ce que dit d'abord TAM ; mais l'image de la destruction produit l'effroi dans nos âmes, et déjà voici TAM avec le sens d'*effrayer* et d'*avoir peur*. La cause (tuerie) pour l'effet. Souvenez-vous de skr. *tamas* (pour *tamat*, partic. prés.), l'effrayante, la nuit, l'obscurité, lat. *timor* pour *timos*, l'effroi, la crainte, à côté de *timeo*, je crains, de *timidus*, etc.

Non loin du nom neutre *tamas* (l'effrayante), la nuit, il faut inscrire le nom neutre skr. *kṣapas* (pour *kṣapat*), celle qui effraie, la nuit, du verbe SKAP (voir plus haut, p. 60), détruire. Le sanskrit dit aussi au féminin *kṣapâ* et *kṣap*, la nuit.

GHNA, rompre, détruire, nous a donné par NAK. skr. *naç*, gr. *νεκ-*, lat. *nec-*, tuer, mourir, un autre nom de l'*effrayante* par excellence : NAKAT, contracté en NAKT, au propre, la tuante ; au figuré, l'effrayante, la nuit, gr. *νοκτ-*, lat. *noct-*, skr. *nakt-*, all. *nacht*, angl. *night*.

Est-ce que lat. *pavor*=*pavos*, représentant une forme organique PAWAs pour PAWAT, véritable participe présent (actif) de PU, frapper, tuer, ne rappelle pas, lui aussi, l'effroi, la *peur* (la *paour**) par une scène ou par un acte de destruction ?

Seule encore la cause extérieure n'est-elle pas peinte dans *metus*, la crainte, la peur, d'où *metuere* avec *méticuleux*, puisque ce *MET-u-s* ne signifie littéralement que plein de

(u-WA) coups qui abattent ou qui moissonnent *MEtere*, d'où *messis*=*metsis*, moisson)?

Et pourtant, grâce au transport si facile de l'idée de la cause à celle de l'effet produit par cette cause, *metus*, comme *timor*, comme *paror*, ne représente plus qu'une des fonctions les plus connues des instincts de conservation personnelle.

III

ASSIMILATION DES ANALOGUES

L'*analogie* (ἀνά, après, d'après; λόγος, parole, pensée, p. 56), PENSE à une chose APRÈS une autre. C'est la ressemblance de la seconde avec la première qui les appelle ainsi successivement sous l'œil de l'esprit. A peine la sagacité comparative a-t-elle prononcé : « ceci est COMME cela », que la parole s'empare du rapprochement pour le pousser jusqu'à l'assimilation.

La plupart du temps c'est un fait d'ordre physique et tout extérieur, déjà rendu par des mots d'un usage familier, qui se trouve ainsi évoqué par l'esprit d'analogie au sujet d'un acte d'ordre psychique et tout intime. Celui qui le premier dit *penso*, je pense, avait déjà dit auparavant *penseo*, je pèse. Cet ensemble de principes immuables, qui constitue le côté pratique de la raison humaine, lui sembla-t-il une balance à l'aide de laquelle il appréciait et les faits observés et ses propres actes à lui observateur? Ou bien vit-il l'intervention de la balance dans cette sorte de pondération des motifs *pour* et des raisons *contre* telle ou telle détermination de son jugement? Peu nous importe à nous. Ce qui est certain, c'est que ce *penseur* se considéra comme un *peseur* d'idées, et que l'analogie entre les deux opérations comparées lui parut si frappante, qu'il les assimila dès lors dans sa parole pour les représenter dorénavant sous les mêmes traits.

Parfois aussi le langage assimile deux analogues pris l'un et l'autre dans les actes de la vie intime et directement inexprimables par la mimique des verbes. L'amour parut aux Aryas primitifs une sorte de faim dévorante, et, comme eux, les héritiers de leur parole disent encore aujourd'hui : *j'ai faim de vous* pour *je vous aime*.

Je disais (*Rev. de Ling.* I, p. 267), en exposant les lois d'individualisation idéologique propres à la classe TENDRE : « En étendant un objet sur un autre, nous apercevons aussitôt leurs proportions relatives. Étendre l'un sur l'autre devient ici le moyen d'apprécier la mesure et de là l'individualisation d'*étendre* en *mesurer*. MA, étendre, skr. *mā*, que nous avons déjà vu plus haut (p, 264), avec le sens particularisé de *propager*, *créer*, s'individualise principalement en *mesurer*. » Or, à côté de ce verbe simple MA, mesurer, *penser*, je trouve non-seulement une forme secondaire par dérivation verbale, MADH (= MA + DHA), penser beaucoup, apprendre, skr. *midh* pour *madh*, dans le neutre *médhās* et dans le féminin *médhā*, etc. ; mais encore une forme secondaire par dérivation pronominale, MAN (= MA + NA), penser. Voilà donc deux verbes perdant tout à fait leur sens physique de faire des mensurations pour représenter ces opérations de la haute intelligence comparant entre elles des idées pour juger de leurs rapports et de leurs différences. En zend, MADH, dans *madha*, aspire surtout à représenter la science pratique, c'est-à-dire la sagesse en général ou la médecine en particulier, cfr. lat. *medeor*, *medicus* avec *medicina*, *medela*, etc. ; mais il signifie *faire penser* ou *enseigner* dans *madhay*. Les hellénistes auront déjà reconnu leur $\mu\alpha\theta$ = MADH de $\mu\alpha\theta\acute{\iota}\nu\omega$, $\xi\mu\alpha\theta\epsilon\nu$, $\tau\omicron\ \mu\acute{\alpha}\theta\epsilon\zeta$, etc. Beaucoup plus répandus sont les dérivés de la forme secondaire MAN (= MA + NA), faire des *mesurées*, comparer, juger, penser, et confondant ses dérivés avec ceux

de MA, skr. *mî*. Rappelons-nous le skr. *ma-ta*, pensé, et *ma-ti-s* pensée; *mî-ta* (pour *mâ-ta*), connu, et *mî-ti-s* (pour *mâ-ti-s*) connaissance; *man-u* pour *manvas*, comme nous le montrent et le *mennor* de Tacite, et le *manna* germanique, avec *mn = nv*, celui qui est doué de la pensée, l'homme, d'où *manuṣa*, humain; *manvate* et *manvate*, il pense; *man-ana-m*, pensée; *man-as*, esprit, pensée, le *μενος* des Grecs, une belle transition pour arriver à *μητις*, intelligence, sagacité, conseil, avec *μητιάω*, je médite, je délibère; *μνήης*, pensant, se trouve dans des composés dont le plus connu est *Εὐμνήεις*; le sens causatif propre au latin *monère* (faire penser, avertir), apparaît surtout dans *μνήτωρ*, skr. *mantṛ*, conseiller. De même que le sanskrit nous offre la racine *mnâ* contractée de *manâ* (cfr. *dhmâ = dhamâ*), le grec nous présente *μνα* dans *μνάω*, *μνάομαι*, je me souviens (je repense), avec d'autres vocables de la famille de *Mnēmosyne*. Cette répétition de l'acte *penser*, le souvenir, nous la retrouvons et dans lat. *me-min-i* (skr. *ma-man-a*) et dans lat. *re-min-isc-or*, je me souviens. Au skr. *mati-s*, gr. *μητις*, correspond le lat. *mens = ment-s*, esprit pensant, pensée d'où le verbe dénomiatif *mentiri*, excogiter, mentir.

Lorsque le langage assimile ainsi la comparaison des idées à la mensuration de pures grandeurs géométriques, il crée une métaphore de premier degré, il passe tout simplement du monde physique au monde de l'intelligence. Mais, ainsi que je l'indiquais au commencement de ce chapitre, il lui arrive d'exécuter cette manière de transport sur des mots qui ont perdu leur sens physique premier. C'est ainsi qu'il va droit de *penser* à *être passionné* par l'intermédiaire de l'*idée fixe*. L'obsession d'une image ou d'une idée le plus souvent exclusive de toute autre image, de toute autre idée, tel est en effet l'un des caractères les plus frappants d'une passion

vraie. Nous avons vu comment MA, skr. *mâ*, mesurer, se fait *mâ*, penser; voici, maintenant, skr. *mâna*, désir violent, passion (la chose toujours pensée, car *mâna* est un participe passif de *mâ*) à côté de skr. *mânin*, passionné, et de *manyu-s*, ressentiment, colère.

C'est à son idée fixe que le *maniaque* doit son nom : $\mu\alpha\nu\acute{\iota}\alpha$, passion, fureur, MANIE, folie. Les différents sens de $\mu\alpha\nu\acute{\iota}\alpha$ se retrouvent dans $\mu\alpha\nu\acute{\iota}\nu\sigma\mu\alpha$, je suis agité par la passion, etc., pour $\mu\alpha\nu\acute{\iota}\sigma\mu\alpha$ = MAN-YA-MAI, skr. *man-yé*, pour *man-ya-mê*. La même image de la pensée fixe a créé le nom $\mu\alpha\tilde{\nu}\nu\epsilon\varsigma$, ressentiment, courroux.

Pour tenir en présence l'une de l'autre un certain nombre d'idées durant quelques secondes ou quelques minutes, il faut des efforts soutenus de la volonté. L'homme ne songe plus alors, il pense; et sa pensée est un véritable travail de concentration, de condensation. Aussi bien la parole indo-européenne aime-t-elle à dire *penser* par *condenser*, *concentrer*: l'analogie est parfaite. Voici, par exemple, KI, skr. *éi*: 1° amasser, entasser, joindre; 2° penser, calculer, payer. Souvent le préfixe *nis*, ar. ANIS se joint au verbe simple pour mieux figurer la profondeur de la pensée; de là: skr. *niç-éaya-ti*, il pense; *niç-éaya-s*, pensée, plan, à côté de *éaya-s*, amas, monceau. C'est absolument ce que nous offre le latin lorsque de *cogere* = *co* + *AGere*, comprimer, resserrer, il fait son *cogitare*, penser, c'est-à-dire concentrer, condenser coup sur coup, si bien que l'*excogitation* n'est autre chose que ce qui sort d'une *concentration*, j'allais dire d'une coACTION d'idées. On sait que AG, pousser, mener, qui fait la base de *cogere* et de *cogitare*, est une variante de P \grave{G} , forme secondaire de B, tendre vers, aller (*Revue de Ling.*, I, p. 258, et *Lexiologie indo-européenne*, p. 367-368).

L'aryaque TAG ou STAG, représenté en skr., par *taj* ou

tan'j, serrer, resserrer, contracter (*tan'j-ayati, contractendum curavit*), a fourni aux Germains la belle image par laquelle ils représentent le plus habituellement la pensée. Quand un Allemand dit : *ich denke* (je pense), il dit tout simplement : je condense, je rapproche (des idées) en les pressant l'une contre l'autre : à l'all. *denk-en* correspondent l'angl. *to think*, le goth. *thiſk-an*, etc.

Qu'elle pèse (*pensare*), qu'elle mesure (*mens et meditari*), ou qu'elle condense (*cogitare*), l'intelligence humaine fait ce qu'on est convenu d'appeler de la *synthèse*, de la *comosition*. Il lui arrive à tout instant de ne faire autre chose que des distinctions, des dissolutions, des *analyses*, comme on dit encore. Elle ressemble alors au scalpel de l'anatomiste séparant avec netteté chaque organe des organes voisins, chaque fibre des fibres voisines. Elle amPUTE alors, car le sens physique du *PUTare*, penser, des Latins nous est révélé par ses composés *am-putare, am-puter*, et *de-putare*, détacher, *dé-puter*.

Le préfixe latin *dis* ou *di* (= *dvis, divi*) peint fort bien cette dissection des objets de la pensée dans *DIS-cerno*, je *DIS-cerne*, dans *DI-stinguo*, je *DI-stingue*, etc. Ne faut-il pas d'abord *distinguer* avant de *choisir* (*legere*), *parmi* (*inter*) ou *intel-ligere*?

Quel est, au demeurant, le plus répandu des verbes aryasques chargés de représenter ce grand moyen de connaître (coGNOIstre) qu'on nomme l'analyse? Sans aucun doute c'est le verbe *GNA*, forme secondaire de *GA*, fléchir, rompre (*Revue de Ling.*, I, p. 157), skr. *ŷnâ*, fléchir, rompre, d'où, par exemple, *ŷânû*, le genou (le fléchissant), gr. *γένο*, lat. *genu*, lith. *genu*, all. *knie*; et skr. *ŷnâ*, connaître, c'est-à-dire sans image, rompre, diviser, disséquer; *ŷnâ-ti*, il connaît, il sait, *ŷnâta*, connu, lat. -*gnotus*, etc. Ce qui est doué du pouvoir de distinguer les objets s'appela d'abord

GANA-MAT, d'où gr. ἔνσ-ματ, lat. *gno-men* (*co-gnomen*), puis *no-men* (*men* vient de *ment*=*mant*, forme allongée de *mat*), skr. *nâ-man*, got. *na-mo*, all. *na-men*, etc. Ainsi GANA, rompu, divisé, d'où le thème skr. de neuvième conjugaison, *jâ-nâ*, se contracte d'abord en GNA, et, comme souvent G tombe souvent devant N. De là lat. *nosco* pour *gnosco*, *notus* pour *gnotus*, νόσς, νοῦς pour γνόςς, γνούς, etc. Mais ces accidents, fort explicables d'ailleurs, n'affectent ni le lithuanien, ni les langues germaniques. Le lithuanien dit, en effet, *z'inau*, je connais (russe *znaiu*), *z'inotas*, connu. Le *zinaiu* slave pour *zinaiom*, lequel est pour GANA-YÂ-MI, concorde parfaitement avec le germanique commun *kennan*, connaître, pour *kenian*, du thème GANYA contracté de GANAYA, avec *un*=*ny*, allem. *kennen*, goth. *kunnan*, etc.

En tant qu'elle saisit ou perçoit son objet, l'intelligence est comparée à la main qui s'empare d'une chose et la garde. Nous avons vu (*Rev. de Ling.* I, p. 151) comment *courber-fléchir* s'individualise en *tenir*, *prendre*. Ainsi KAP, courber; se fait KAP, prendre, lat. CAP, goth. HARjan, lorsqu'il nous montre les courbes (les doigts de la main, par exemple), se resserrant autour d'un objet donné. Or, on le sait, c'est ce même *capere* latin qui nous a donné conCEvoir par conCIpère et perCEvoir par perCIpère.

Le verbe simple STA, fixer, dont une forme secondaire donna aux Italiens leur *staggire*, mettre en possession, devenu *sagire* (1), provenç. *sazir*, fr. *saisir*, fournit aux Germains leur *ver-STEH-en*, comprendre, holl. *verstaan*, et leur *to under-STAND*. Il est bon de remarquer ici que le perCIpère latin possède en Allemagne un correspondant exact quant à l'image : je veux parler de *ver*=*NEHMen*, comprendre, percevoir (composé de *ver*=*APARA*, le *per* des Latins, et de *nehm-en*, prendre), d'où le nom *Vernunft*,

(1) Comparez ital. *stagione* (*stationem*) et franc. *saison*.

faculté de *saisir* le vrai, raison (1). Le même transport d'idées nous apparaît encore dans deux verbes sanskrits d'un usage assez fréquent : *upa-dhṛ*, fixer, établir, tenir (*Revue de Ling.* I, p. 150); *budh*, ar. BHUDH, gr. $\pi\upsilon\theta\text{-}, \pi\epsilon\upsilon\theta\text{-}, \pi\upsilon\theta\text{-}$, percevoir, comprendre; et ce BHUDH, skr. *budh*, ze, *bud* avait si bien d'abord le sens unique et physique de *fixer, établir* que son dérivé le plus répandu est encore skr. *budh-na*, le sol, le fondement, la base, all. *boden*, tud. *bodam*, lat. *fundus*. BHUDH est d'ailleurs une simple forme intensive de BHU, établir, constituer, être constitué, exister. (*Revue de Ling.* I, p. 147.)

Je pourrais multiplier indéfiniment ces exemples. Il me suffirait pour cela de passer en revue l'histoire des mots qui peignent les actes intellectuels et moraux. L'histoire naturelle des noms de l'amour et, en particulier, celle des verbes PR, skr. *prī* et GLUBH (de GR), skr. *lubh*, me fournirait encore des pages pleines d'intérêt où nous pourrions observer ensemble plus d'une curieuse assimilation d'idées analogues. Mais il me semble qu'il y a lieu à distinction entre un article de revue et un traité *ex professo*.

Or, c'est précisément ce traité d'*Idéologie positive* qui, depuis tant d'années, occupe ma pensée et ma plume, que j'ai voulu tout simplement esquisser en trois articles, dont les deux premiers résument les lois de l'individualisation des idées, tandis que ce troisième et dernier recherche d'après quels procédés déterminés et constants s'opèrent dans les vocables les assimilations d'idées. On vient de voir que ces procédés sont au nombre de trois :

1° Le langage dit l'effet pour la cause ou le conséquent pour l'antécédent ;

2° Le langage dit la cause pour l'effet ;

3° Le langage assimile entre eux deux faits analogues

(1) *Vernunft* est à *vernehmen*, comme *ankunft* est à *ankommen*.

dont le premier, celui qui est déjà exprimé, appartient le plus souvent à l'ordre des actes purement extérieurs (couper, rompre, fixer, tenir), tandis que le second, ineffable en soi, se réfère aux actes de la vie intime, intellectuelle, morale ou passionnelle.

H. CHAVET.

